

Un modeste disparu

Autor(en): **Vautier, Auf. / Monnet, Julien**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 18

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221811>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

zu dinâ devant de venî tsî vo. L'è po cein que su ein retâ!

On avâi dâi conselié de *capacità* dein clli temps.
Marc à Louis.

Réciprocité. — Un brave campagnard est arrivé chez le docteur. Celui-ci, l'ayant ausculté, lui dit :
— Mais vous n'avez rien.

— Je sais bien, mais je me suis dit : Voilà trois ans que moi-même le docteur achète les pommes de terre chez toi, y te faut pourtant lui faire gagner quelque chose.

Prévenance. — Je viens de perdre la clef de mon secrétaire, Marie, allez me chercher le vieux trousseau qui est à la cuisine, j'en trouverai peut-être une qui ira !

— Ce n'est pas la peine, madame, aucune ne va. Il y a longtemps que j'ai essayé !

UN MODESTE DISPARU

A pas menus, effacé sur le trottoir, Julien Monnet descend l'avenue du Théâtre. Il va consigner dans la *Feuille d'Avis* les jugements pondérés, les observations de bon sens que lui ont suggérées sa nuit d'insomnie. Sa figure, plus fine encore qu'amaigrie se reconnaît à distance. Le sourire est cordial ; la main vous accueille...

Et je songe aujourd'hui à ces deux délicatesses du cœur et de l'esprit que furent, en des domaines divers et sous des dehors dissemblables, deux valeurs vaudoises : Albert Bonnard, Julien Monnet.

On associe ces hommes que des qualités analogues rendaient frères: bonté, patriotisme, désintéressement, distinction. Spirituels journalistes tous deux, ils n'ont jamais laissé glisser sous leur plume le mot méchant. Ils ont défendu leurs idées avec une grande propreté.

Julien Monnet a longtemps travaillé avec amour au *Conteur Vaudois*, auquel il a modestement consacré une part de ses forces intellectuelles et physiques. Il souffrait de voir délaissée cette feuille nettement du pays, avec sa gaîté de bon aloi, son bon sens, son attachement aux choses de chez nous : ne valent-elles pas d'exister, à côté de tant d'autres dont le *Conteur* ne discute pas la qualité ? Il demande pour l'âme vaudoise qu'elle soit *une vie du pays* avant de devenir un film documentaire en Amérique. Le *Conteur* ne cherche pas à mettre le Vaudois au-dessus des autres ; il note au passage ce qui lui appartient. D'aucuns lui en veulent de parler de nous essentiellement. N'ont-ils pas vu le sourire, légèrement ironique parfois, avec lequel nous nous mettons en scène ? Ils ne comprennent plus leur langue maternelle : le patois. Le jour où quelque gloire moderne fera paraître, à l'étranger, une étude historique, scientifique et littéraire sur le patois vaudois, ils s'y intéresseront de nouveau.

Monnet, lui, a simplement cherché à conserver ce qu'il y avait dans son canton de propre à compléter l'humanité. Il a voulu aussi honorer le souvenir de ceux à qui nous devons beaucoup. Jadis, il a mené campagne pour que se manifestât la reconnaissance due aux Olivier : Juste et Caroline, Urbain. Si maintenant trois monuments en font foi, c'est au *Conteur* et à ses directeurs — Victor Favrat et Julien Monnet — que nous en sommes redevables.

Ce fut même la cause d'un des départs de Monnet. Il en parlait récemment, alors qu'il allait à une assemblée où devait se discuter le sort du *Conteur*. Constatant l'indifférence du public, Monnet préférait voir son journal mourir en beauté qu'agoniser lentement ; mais il en souffrait. « Vous souvenez-vous, disait-il, de l'initiative du *Conteur* pour les monuments ? de nos séances de comité ? de tout l'effort ?... La grande Presse nous a aimablement secondés, mais le rôle du *Conteur* n'a pas été relevé ; il a été enseveli sous les autres journaux. »

De cela, Monnet a été chagriné, et il en parlait souvent. Je m'étais engagé, envers lui à revendiquer pour le *Conteur* l'honneur de l'initiative, et si quelques membres du comité ont disparu — MM. Camille Décoppet, Victor Favrat et Julien Monnet, — il reste des personnalités telles que celles de MM. Henri Bersier, Charles Burnier et G.-A. Bridel, qui s'associeront volontiers à un

hommage rendu au *Conteur Vaudois* et à ses rédacteurs.

Je voudrais que la jeunesse comprît qu'il n'y a pas de honte à lire, à côté de Proust, de Mauras et d'André Gide, le *Conteur Vaudois*, lecture chère au physicien Henri Dufour et à d'autres morts distingués, sans mentionner ceux qui, par bonheur, sont encore abonnés à la vie... et au *Conteur*.
Aug. Vautier.

RONDES ET KYRIELLES

DANSER en chantant, faire des rondes dans le village autour du tilleul plusieurs fois séculaire ; dans la ville *ronder* ou *rionder* autour des fontaines, fut une des plus grandes jouissances de nos ancêtres.

Parfois ces danses, comme la *Grande Coquille* de la Gruyère, devenaient gigantesques. Elles parcouraient plusieurs lieues, entraînant, mêlée dans la ronde, toute la population qu'elles rencontraient ; patriciens et plébéiens, en proie à un enthousiasme subit, augmentaient instantanément les anneaux de l'immense chaîne qui, à certains moments, passait toute entière sous le bras de l'un des danseurs.

Un chroniqueur, cité par le doyen Bridel, a laissé la description d'une de ces danses ou *coraules* exécutée du temps du comte de Gruyère, Pierre V, qui commença à régner en 1344 :

« Il advint un jour que le comte de Gruyères, rentrant en son castel, trouva en-dessous d'icelui grande liesse de joveuçaux et joveucelles, dansant en coraule. Ledit comte, fort ami de ces sortes d'esbattemens, prit aussitôt la main de la plus gente de ces femmes, et dansa tout ainsi qu'un autre. Sur quoi, aucun ayant proposé, comme par singularité dont puisse être gardé souvenir, d'aller toujours en dansant jusqu'au village prochain d'Enney, pas n'y manquèrent, et de cetui endroit, continua la coraule jusqu'au Château d'Oex, dans le pays d'En-haut ; et c'estoist chose merveilleuse de voir les gens des villages par où passèrent se joindre à cette joyeuse bande. »

Une coquille, conduite par le comte Rodolphe, commença le dimanche au soir sur le préau du château de Gruyères et finit le mardi, sur la grande place de Gessenay. Commencée avec sept personnes, elle en comptait sept cents au moment de l'arrivée. Le prince offrit à cette petite armée de danseurs une collation où vingt chamois et mille fromages furent consommés.

Ces narrations étonnent à première vue, cependant la surprise disparaît lorsqu'on sait que les danses gigantesques qu'elles mentionnent avaient lieu au son des instruments, et qu'on réfléchit à la grande facilité des mouvements quand ils sont rythmés par la musique, principe si bien mis en pratique dans les marches militaires, exécutées au son du tambour et des fanfares. Quant à la longue distance parcourue, elle n'est pas plus extraordinaire, puisqu'on voit tous les jours ou plutôt toutes les nuits, nos frères et faibles jeunes filles, que le moindre exercice semble fatiguer, fournir, dans l'atmosphère viciée des salons, trois heures de figures chorégraphiques, équivalent au moins à un myramètre, c'est-à-dire à plus de deux grandes lieues de marche dansante.

* * *

Juste Olivier a parlé des rondes enfantines et traité la question de fond avec le poétique talent qu'on lui connaît. Empruntons-lui quelques lignes.

« Les chansons populaires présentent de singuliers exemples d'imagination dans la moquerie, de cette raillerie fantastique qui est peut-être le trait principal de la poésie de notre peuple. Tantôt c'est un détail de mœurs locales ou d'actualité brusquement transporté dans un impossible extravagant. Ou bien c'est surtout une accumulation d'hyperboles qui grossiront de plus en plus jusqu'à ce que le trait éclate, ou s'envole et se perde. L'imagination et la moquerie se soutenant l'une l'autre, prennent alors quelque chose de gigantesque et de surnaturel. C'est même parfois un rapprochement bizarre de non-sens et de

contradictions. L'imagination ne se borne pas toujours à grossir et accumuler les traits : elle invente une espèce de féerie plus positive tantôt par un besoin de fiction et de merveilleux, tantôt par une sorte d'enjouement folâtre et pour ainsi dire enfantin. »

A l'appui de cette classification, notre auteur donne quelques pièces que nous devons reproduire ; c'est d'abord une vieille chanson de la baye des Vignerons :

Adam, le premier homme

Se mit à fossoyer,

Se mit à fossoyer, planter des fèves
Et il gagnait du bien, et il faisait des éparges
Il avait pour famille

Trois beaux charmants garçons, (bis)

Qui portaient vendre

Le lait, je ne sais où, n'ai pu l'apprendre.

Une vieille femme fait la cour à un jeune homme l'épouse :

Le samedi, les noces ;

Le dimanche, l'enterrement.

On lui regarde dans la bouche :

Il n'y avait plus que trois dents.

On lui regarde dans l'oreille :

La mousse croissait dedans.

B.

IN MEMORIAM

Un article de Julien Monnet.

LE TRAIN DE LA VIE

LN de nos bons amis comparait l'autre jour la vie à un train en marche. Que vous fait rire ? Eh bien, savez-vous que la comparaison n'est point si sottise que cela. Tout d'abord, comme au train, notre voie nous est tracée et nous savons où elle nous conduit tout invariablement, riches et pauvres, petits et grands, illustres et ignorés ; c'est à la gare terminus, au rendez-vous général. Sortir de cette voie, c'est l'accident, le déraillement. Que d'hommes qui déraillent ! La vie aussi a ses signaux ou, si vous aimez mieux, ses signes avertisseurs ; mais le plus souvent nous passons outre et pâtissons justement de notre insouciance, de notre témérité ou de notre obstination. Nos yeux ne veulent pas voir et nos oreilles ne veulent pas entendre. Enfin, comme le train encore, la vie a ses gardes-voies, les ministres du culte, par exemple, réfrérence parler. Ils s'efforcent, en général, de nous préserver de tout accident, de tout heurt. Malheureusement, nous dévions souvent, malgré leurs efforts, et « au bout du fossé la culbute ».

Ce qui fournit à notre ami sujet de la comparaison ci-dessus, c'est la remarque que nous faisons en commun des changements, très naturels en somme, qui s'opèrent dans nos idées, dans nos opinions, dans notre façon de concevoir et de comprendre les choses, à mesure que nous vieillissons ou suivant les circonstances.

Pour le train lancé sur la voie, le paysage modifie à chaque instant, à chaque contour. Le montagnard qui se présentait sous telle forme change complètement d'aspect quand vous êtes avancé de quelques kilomètres ou tourné un montoir. Il en est de même sur le chemin de la vie pour les sentiments, les opinions, etc. Au fur et à mesure que nous avançons, le « paysage change ». Ce sont d'abord les visages aimés qu'on aimait à rencontrer et dont la disparition à la quelle on a peine à s'accoutumer, modifie parfois du tout au tout notre existence. C'est tout ou telle chose vue avec les yeux de la jeunesse et qui vous apparaît plus tard sous un tout autre aspect. L'âge, l'expérience, les épreuves, la situation, vous font voir la vie sous un jour très différent de celui sous lequel elle se montrait à vous précédemment. Aussi bien ne faut-il pas s'étonner des « pirouettes » de certains hommes politiques et surtout ne pas leur en faire un trop dur reproche. Le tout, en cela, est d'être sincère et élégant. Du reste, un vieux dicton, qui nous paraît avoir bigrement raison, ne dit-il pas que l'homme stupide est celui qui ne change jamais ?

Combien en est-il, parmi les jeunes gens arrivés à l'âge de collaborer à la vie publique qui